



**HAL**  
open science

# Entre résistance et mémoire : la poésie crépusculaire de Robert Schindel

Manuel Durand-Barthez

► **To cite this version:**

Manuel Durand-Barthez. Entre résistance et mémoire : la poésie crépusculaire de Robert Schindel. Le texte et l'idée, 2002, 17, pp.191-212. hal-01471486

**HAL Id: hal-01471486**

**<https://hal.science/hal-01471486>**

Submitted on 20 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

## ENTRE RÉSISTANCE ET MÉMOIRE : LA POÉSIE CRÉPUSCULAIRE DE ROBERT SCHINDEL

Manuel DURAND-BARTHEZ

Université Paul Sabatier (Toulouse III)

SCD

« L'expérience de Buchenwald n'y est pour rien, n'y porte aucune ombre. Aucune lumière non plus. Voilà pourquoi, en écrivant *Adieu, vive clarté...*, il m'a semblé retrouver une liberté perdue, comme si je m'arrachais à la suite de hasards et de choix qui ont fini par me composer une sorte de destin<sup>1</sup>.»

Jorge Semprun montre par là qu'il est pour lui très difficile de reconstituer ce segment de vie (enfance et adolescence) antérieur à la catastrophe, tout en évitant de subir l'influence que celle-ci ne peut manquer d'exercer. « Recoller une tranche de vie » implique un effort de mémoire qui permet au sujet de recouvrer une sorte d'intégrité, sans toutefois ignorer ou nier la rupture infligée par la guerre et la déportation. L'expérience effective de cette catastrophe – telle que Semprun l'a vécue – rend paradoxalement la greffe plus facile que sa représentation obsessionnelle ou virtuelle, seule alternative offerte à Schindel, car il est né à la fin de la guerre.

Robert Schindel est probablement une figure emblématique du problème identitaire dans la littérature autrichienne contemporaine. *A priori*, l'analyse de sa poésie est source d'ambiguïté dans la mesure où nous sommes, à certains égards, tentés de l'associer trop étroitement à des événements de sa biographie. Ce type d'approche conduit occasionnellement à des clichés ou des préjugés : il peut sembler pervers d'associer hâtivement une image poétique à tel ou tel épisode de la vie de l'auteur.

Par ailleurs, pour reprendre le propos de G. Ulm Sanford<sup>2</sup>, étudier la poésie contemporaine par le biais de méthodes classiques reste en partie une gageure. De surcroît, le vocabulaire de Schindel est parsemé d'idiosyncrasies qu'elle a minutieusement analysées. Un abîme va naturellement séparer les lecteurs familiers du poète, qui savent déchiffrer les arcanes d'une œuvre, de la majorité des autres qui ne disposent que du texte brut et doivent s'en accommoder. Une méthode pour le moins frustrante, et peut-être même malhonnête, consisterait à faire usage d'un mode opératoire que nous pourrions qualifier de « tachiste » : se maintenir à un certain niveau de généralité, noter des expressions récurrentes et reconstituer un schéma censé refléter un paysage structuré de l'esprit du poète à partir d'un échantillon de textes.

La première méthode (« biographique ») est inductive de manière spacieuse, la seconde (« tachiste ») est tout simplement hasardeuse.

Nous nous proposons d'utiliser comme canevas deux essais de Robert Schindel : *Judentum als Erinnerung und Widerstand* (1984) et *Literatur – Auskunftsbüro der Angst* (1992-1995, inclus dans *Gott schützt uns von den guten Menschen*<sup>3</sup>) ainsi qu'une interview récente du poète : *Gedächtnis und Erinnern* (2001)<sup>4</sup>. Le titre du premier essai semble étroitement lié à l'aspect biographique de l'analyse, le second évoquant plutôt le point de vue littéraire. Nous y emprunterons des éléments susceptibles d'éclairer différents textes extraits de trois recueils de poèmes : *Geier sind pünktliche Tiere* (1987<sup>5</sup>) ci-après noté

“G” ; *Im Herzen die Krätze* (1988<sup>6</sup>) noté “H” , *Ein Feuerchen im Hintennach* (1992<sup>7</sup>) noté “F”. L’objectif de ce travail consisterait à modéliser une vision du monde qui ne serait directement tributaire ni d’une histoire individuelle, ni d’un style littéraire ; ainsi que l’exprime Schindel : entre *Ideologie* et *Geschmack*<sup>8</sup>, ou plutôt, en amont de ces deux facteurs.

Fondamentalement, Schindel se perçoit lui-même comme vivant dans une *Zwischenposition* (*dazwischen*) plutôt que dans celle d’un *Nachgeborener*<sup>9</sup> . Le *nach* est déterminé par la référence chronologique à l’Holocauste qu’il n’a pas pu, personnellement, connaître ; il éprouve la sensation d’être un survivant. En fait, pour être précis, cette épithète n’est pas exacte ; Schindel va utiliser l’expression *Übriggebliebener* qui, en un sens, peut créer un sentiment fort de culpabilité ou de détresse, ainsi que ces vers le suggèrent :

Was haben doch wir Übriggebliebenen a Glück  
Denn uns wird  
Über das Verübeln  
Unseres Weiterlebens  
Hinaus keine weitere Vernichtung zugefügt.  
Ma lernt. (G95)

De plus, l’*Übriggebliebener* est un être oublié, « den man vergessen hat.<sup>10</sup> » Un « reliquat » ou un « laissé pour compte », dépourvu de *wohin* : « Fort sind wir, wie die Wolke, wenns geregnet hat<sup>11</sup>. »

Le *wohin* manque mais son évocation reste inévitable. Ainsi, en l’absence de définition du *wohin*, voyons ce que Schindel dit du *woher* : la première année de sa vie fut confisquée par « Herrn Hitler ». Une année qui revêt une importance indéniable sur le plan psychanalytique. La mère de Schindel fut arrêtée par les Nazis qui le séparèrent d’elle brutalement- « eine radikale Trennung von einer Stunde auf die andere<sup>12</sup>. » Il fut placé sous un faux nom dans une institution pour enfants tenue par les Nazis à Vienne, dont il vécut les bombardements dans un état de maladie presque constant. Il est évident qu’il n’a pu garder une image précise de cette période, étant né en avril 1944, soit un an exactement avant la fin de la guerre.

L’influence déterminante usuellement exercée par le problème du faux nom (Robert Soël) fut probablement minimisée par son incapacité à se souvenir d’avoir été appelé par ce nom. Les thèmes principaux de la poésie de Schindel se projettent en négatif dans la pénombre, au crépuscule (*Dämmerung*). Il vécut inconsciemment, pour ainsi dire, le traumatisme de sa première année « in dunklen Räumen einer Kinderkrippe<sup>13</sup>. »

La vie présente semble bâtie sur la mémoire d’une société dont le fondement est le souvenir (« Gedächtnis einer Erinnerungsgemeinschaft »). Cette communauté virtuelle gravite autour des racines du poète : « Mein Vater wurde im KZ Dachau ermordet, mein Stiefvater war 5 Jahre in Dachau, meine Mutter in Auschwitz und in Ravensbrück, mein Onkel in Dachau und in Buchenwald, später in England<sup>14</sup>. »

L’image de ses parents est directement liée à des événements, géographiquement et chronologiquement situés. Schindel n’est pas très prolixe à leur propos ; aussi sommes-nous tenté de ne pas leur accorder, en tant que tels, une importance prédominante dans l’analyse des poèmes. Le texte le plus expressif, quant à l’aspect proprement

événementiel, est *Erinnerung an Prometheus* (H 11). Nous reviendrons sur le titre lui-même, dans la mesure où la mémoire et le mythe prométhéen constituent deux autres thèmes importants de la poésie de l'auteur. Tels sont les faits :

Um meinen ersten Geburtstag Anfang April fünfundvierzig  
Trieb sich meine Mutter zwischen Berlin und Hamburg  
In Viehwaggons, herum, weshalb weiß der Teufel  
...Um meinen ersten Geburtstag Lenz fünfundvierzig  
War mein Vater schon angereist gekommen aus Auschwitz  
In Dachau Peripherie. Dort  
Vergrub man ihn. (H 12,13)

Il s'agit pratiquement là de la seule expression écrite des faits dans les trois recueils analysés. Sans doute a-t-il semblé indispensable à l'auteur de les évoquer au moins une fois nommément : ils sont là, comme évacués. Il existe d'autres allusions, « délivrées » avec parcimonie et de façon moins directe. Par exemple, *Der Rindfleischesser* inclura des toponymes tels que Birkenau, Buchenwald, Lublinerland, Majdanek... (G 90,91). Les citer hors de leur contexte est certes un non-sens, dans la mesure où ils cohabitent avec des images proprement poétiques, liées à d'autres thèmes (*Erinnerung, Ich/Du*), ce qui n'est pas totalement le cas du poème précédent. Deux autres brèves allusions toponymiques apparaissent dans *Ein Feuerchen im Hintennach* :

Die Meinigen sind ausgehaut  
Schon längst und haben im Rumbulawald nächst Riga  
Sich zum Skelett gestreckt (F 41)

Avec, en écho, *der Wald bei Riga* :

Aus dem Rumbulawald der ruhig ist ruft und ruft  
Ein alter Mann... (F 49)

aussi évoqué comme la figure de son grand-père dans la *Klagenfurter Frühlingsballade* :

Traf auch wie immer donnerstags meine alte  
Kommunistenmutter noch, fragte  
Sie auch nach dem Großvater Salomon, zertretne Baßgeige in Riga<sup>15</sup> .

Ce passage est ailleurs commenté par l'auteur lui-même : « Salomon Schindel nebst schizophrenem Erstgeborenen wurde fünfundsiebzigjährig quer durch Europa gefahren, damit man ihm und Georg im Rumbulawald zu Riga in der Bauch schießt<sup>16</sup>. »

Le seul motif de cet inventaire rapide (quoiqu'incomplet et hors contexte) de toponymes liés à la Shoa, est de montrer clairement que très peu de citations paraissent concrètement associées aux faits eux-mêmes, envisagés d'un strict point de vue événementiel. Il peut sembler légitime que nous trouvions cela naturel dans la mesure où le propos de la poésie n'est pas de décrire les faits mais d'exorciser, en quelque sorte, leur substance. Tel sera le rôle de la métaphore, une manière de « bannir l'angoisse ».

A cet égard, « exorciser » n'est peut-être pas l'expression appropriée. Parmi les mots-clés mentionnés dans notre introduction, nous avons souligné la *Zwischenposition* de Schindel, la difficulté d'assumer les conséquences d'une période qui n'a pas été réellement vécue. Comment peut-on opérer une « maïeutique de la souffrance » si aucune référence concrète n'appose son empreinte, tant dans l'esprit que dans le corps ? A coup sûr la géographie de sa poésie n'est pas celle des camps de concentration. Elle ne recouvre pas un pays mais la négation de l'espace. Au sujet du temps de l'écriture de Schindel, Sybille Cramer évoque « die lebendige Gegenwart der Vergangenheit<sup>17</sup> », dans une sorte de « no time's land ».

Aussi, avant d'analyser les caractéristiques du temps, essaierons-nous de définir la géographie mouvante du poète.

La première frontière est la peau, la *Grenzhaut* (G 45), qui génère un état défini comme la *Häutigkeit* :

Unsere Körper  
Gefoltert vom Sprechbaum  
In dessen Schatten  
Wir einander einleuchten  
Was wir an Häutigkeit hatten (G 46)

Cet état est géométriquement circonscrit par la quadrature du corps :

Habe nun mich, die Quadraten des Körpers (F 28)

Certes, une limite spatiale, mais pourquoi ? Est-ce une prison ou la tour de Hölderlin ? Ou bien, cet espace est-il délimité par le contact virtuel avec quelqu'un d'autre, avec « l'autre » ? *In diesem Licht 2* opposera le « Ich » enfermé dans sa peau (*Narziß*) à une figure de l'amour :

Das Lächeln der Frauen ich sehs ich spürs  
Und bin schon abgewandert in bloßer Haut  
Mach ich mir den Spagat im Ichquadrat ein  
Labortier und wandere im Schatten (F 68)

Frontière de la peau, de l'ombre, approche relative de « l'autre » qui peut, abruptement, être considéré comme le reflet féminin de soi-même. *L'Übriggebliebener* est réduit à sa plus intime expression, à la portion congrue de la peau, de cette *Hautgürtel* (G 23) qui le ceint.

Les attributs de l'« Ichtier » sont, crûment exprimés : *der Arsch* (qui lui permet de camper dans une attitude relativement passive) et *die Hoden* (juste pour le plaisir, comme « Surrogat des Lebens<sup>18</sup> »).

Les éléments constitutifs triviaux de l'ego sont mis en valeur dans *Beobachtung der Herbstzeitlose* (F 24) de même que dans *Strichlierung eines Kleinbürgers während der Laufzeit* (H 38) : la peau vibre sous l'effet du souffle (*Atem*) qui sous-tend le Verbe; « Im Schreibakt zieht man sich die Haut ab<sup>19</sup>. » Ainsi le poème définit-il un *Sprachland* :

Die Atmung  
Der Haut  
Tut weh (.../...)  
Die Haut gewachsen  
In Sprache  
Verknorpelt (H 38/39)

Le *Sprachland* était déjà décrit dans *Nacht der Harlekine* : « Pauls Gedichte, das ist eine Reise ins Sprachland. In unser aller Land. In Niemandes Land<sup>20</sup>. » Ces éléments confèrent au texte les caractéristiques d'un « Wort- und Hautroman » (G 52). Dans la citation qui précède, Schindel faisait référence à la poésie de Paul Celan, « Jude aus Czernowitz, wohl größter 'österreichischer' Lyriker, brachte diese beiden Leben nicht allzulange in seinem einen Körper unter ; sein wirkliches Leben *vorher*, sein Schattenleben *danach*, so spricht er sein Ich als Du zwiefach an, er schrieb sich in die eigne Vernichtung zurück<sup>21</sup>. » . L'influence de Celan ici définie par Schindel lui-même, est mise en lumière par quelques thèmes déjà évoqués : *woher/danach*, *Ich/Du (zwiefach)*, *Schattenleben*. Néanmoins, nous verrons que la génération « post-Celan » ne peut pas vivre « physiquement » la dualité mentionnée par le poète de Czernowitz (ainsi que par Semprun). C'est pourquoi la relation Ich/Du est altérée du fait que le sujet n'est qu'un *Übriggebliebener*, et non un *Überlebender*.

Revenons maintenant à l'*Atmung* (H 38) évoqué plus haut, dans ce *Sprachland* où naquit le premier mot. Le premier cri est en quelque sorte le mot « aborigène » du nouveau-né. Mais la première année du poète fut une année de ténèbres. Le premier cri est aussi l'expression de la souffrance, du premier contact de la peau avec le monde extérieur, la délimitation de la frontière avec la *Fremdheit*. Être né, pourquoi ? Dire « pourquoi ? » signifie que le concept de « projection » est rendu possible, associant un « ici » à un « là-bas », mais :

Das Herz kein Ort  
Und ich kein Ort das Herz und ich weshalb (F 72)

Si l'ego n'a pas d'*Ort*, le *dort* appartient à « l'autre », le *Du* :

Du weit (...)  
Du dort. Und eine andre Dortigkeit  
Macht mein Alleinsein lachen. (F 60)

Le territoire du *Ich* est un *Niemand's land* où les « Karawanen von Niemandstieren » (H 60) passent (les *Ichtieren*...). Quelques titres sont expressifs : *Hinter nirgendwo* (H 47), *Ich wohne nirgends* (H 89). Schindel tente alors « Heimat [zu] produzieren inmitten der Heimatlosigkeit... [eine] Suche nach der inneren Geographie<sup>22</sup>. » .

Ainsi la géographie individuelle est-elle clairement distinguée de la topographie des camps évoquée plus haut. Les morts avaient un *Fußboden*, leurs enfants n'en ont pas. Ils ne souhaitent pas vraiment rejoindre le camp israélien contemporain. Schindel dit qu'il aurait pu choisir la Suède, comme Peter Weiss. Dans ses œuvres du début des années 70, il

adopta une attitude anti-sioniste (de type anti-impérialiste). Puis vint le mouvement maoïste, qui déclina graduellement. Après 1979, Schindel rejoignit l'IKG (*Israelitische Kultusgemeinde*) et la mouvance juive culturelle viennoise hostile à Waldheim. Il publia enfin son premier recueil de poèmes : *Ohneland* (1986), dont le titre met en évidence le thème de l'espace.

Il se perçoit lui-même comme un Juif à Vienne, à l'instar de Kuh, Polgar ou Schnitzler. Il n'est pas plus spécialement lié à des Juifs qu'à d'autres. Il vit dans un *durchmischter Freundekreis*<sup>23</sup>.

Ainsi que le suggère Markus Hallensleben, « Wien ist Schindels Hassliebe<sup>24</sup> » (le poète montre une prédilection pour les oxymores ; sans doute est-ce une des nombreuses manifestations de la *Zerrissenheit*). La meilleure définition de Vienne apparaît dans *Vineta I* :

Ich bin ein Jud aus Wien...  
Die schönste Stadt der Welt direkt am Lethefluß...  
Einst Welthauptstadt des Antisemitismus ist sie heute  
Vergessenshauptstadt worden...  
Ach diese Stadt ist nicht fürs Alpenglügen da  
Sondern sie lebt, wie ich, längst in Diaspora (F 53)

*Übriggebliebene*, gens oubliés, capitale oubliée. Le combat pour la mémoire est fondamental pour Schindel : *Erinnerung und Widerstand*. Nous insisterons par la suite sur les aspects contemporains de l'antisémitisme en Autriche et en Allemagne, associés au thème de l'*Ich/Du*.

Capitale oubliée – Vienne, *Vineta 2* : « In Wien kenn ich dir jeden Stein und jeden Stern » (F 18), mais Schindel se souvient aussi de ce qu'il n'a pas vu :

Vom Hörensagen kenne ich den echten Judenscherz  
Und mit der Zahnbürste spür ich des echten Wiener Herz (*ibid.*)

...les Nazis avaient obligé les Juifs à nettoyer, avec des brosses à dent, Leopoldstadt, ce quartier viennois évoqué par Schindel dans le *Leopoldstadter Tanzlied* (G 14) ainsi que dans la *Klagenfurter Frühlingsballade*<sup>25</sup>.

Les autorités autrichiennes ont toujours plaidé non coupable ; ce silence profondément hypocrite (une des facettes du *Schweigen*, récurrent dans les poèmes) a généré une confusion dans les relations entre Juifs et non-Juifs. Matti Bunzl écrit : « After all, it was the very unwillingness of Austrians to recognize Austrian complicity – and by extension Jewish suffering – that left Jews as the abjectly silenced Other, unable to articulate difference without threatening the social contract upholding the homogeneities of Austrian nationness<sup>26</sup>. »

Chez Schindel, Vienne a aussi un pseudonyme : *Depressenburg*, « Hauptstadt der Melancholie » (F 67), qui reprend en écho le *Cypressenburg* de Nestroy, évoqué ailleurs comme symbole d'une *Totenkultur*<sup>27</sup>.

Mais Vienne quand même... :

Die entfernte Geliebte verstimmt

Ich fahre zurück nach Wien  
Dort der Regen den Stein berinnt  
In dem ich zu Hause bin. (G 19)

Nous définirions Vienne comme le centre d'une galaxie autour de laquelle gravitent d'autres métropoles,

Paris und Berlin  
Deine Juden im Herz  
Und Wien oh Wien  
Mein Leben mein Scherz (F 38)

München (*Reise nach München*, F 78) et Francfort (*Die Reise nach Frankfurt*, G 83)...en fait, des cités « temporaires » (marquées par le temps dans un sens éphémère, à l'inverse de Vienne) ou des lieux simplement visités. Le « Himmel von Paris » de Celan est célébré dans la *Beobachtung der Herbstzeitlose* (F 23) ; Paris, avec Notre-Dame mais aussi en compagnie de « Juliette aus dem Osten von Paris » (F 25). Juliette, autre *Du*.

Habe nur mich, die Quadratur des Körpers  
Sogleich ruf an ich Peter in Berlin  
Beschimpf noch Marion, weil in meiner Nähe  
Hamburger Juden keine Heimstatt finden (F 28)

La métropole hanséatique, pourquoi ?

In diesem Hamburg stolze Stadt des Regens des  
Freisinns des Reichtums der aufgewässerten Wut  
Traf ich mich... (F 29)

La pluie, les nuages, « Fort sind wir, wie die Wolke, wenns geregnet hat<sup>28</sup>. »  
Autour de Vienne, haïe et adulée, autour de ce centre vide, gravitent des cités visitées et « temporaires », dans un premier cercle. Des villes dans lesquelles une relation provisoire avec l'Autre peut être vécue pleinement, où le passage tient lieu d'acte d'amour.

Dans le second cercle, nous découvrons des sites embrasés par des conflits, comme le Kuwait ou Danzig (*Marsfeld*, F 32), la Bosnie (*Alltag im Sinnen*<sup>29</sup>) , « Moskau, Teruel et Dachau » (*Klagenfurter Frühlingsballade*<sup>30</sup>) .

Tous ces « théâtres d'opérations » furent souillés :

Vergiffterei  
Fern hinter jeder Türkei (F 32)

où la Turquie peut emblématiser le second cercle. On est souvent, plus ou moins, le Turc ou le Juif d'un autre.

Kein Öl für das Blut Seele ist gut



Vergaster Jid ein Sternenblick (*ibid.*)

Le poète a entendu parler d'événements, de désastres, survenus dans le second cercle, mais il n'y a pas vécu, ne s'y est même pas rendu en touriste.

Chronologiquement, ces événements appartiennent à un passé récent, mais la trivialité choquante de la souffrance qui habite ces moments et ces lieux, les distancie dans tous les sens du terme :

Kuwait ist zu weit  
Schon Danzig war ranzig (*ibid.*)

Le troisième cercle, le plus éloigné, est défini par les toponymes associés aux lieux de détention, d'assassinat ou de génocide, évoqués en introduction. Schindel n'a pas physiquement « éprouvé » ces lieux. Il a pu occasionnellement les visiter, mais sans tolérer le regard du « touriste ».

Ach, sie vergaßen mich. Renn  
Ich herum und drück versehentlich  
Auf ihre Mägen (H 15)

Honte à celui qui marche sur les cadavres par inadvertance, honte aussi à l'*Übriggebliebener*, à l'homme resté au bord du chemin.

Un Aryen, au contraire, aura pu jouer, enfant, sur le site de Mauthausen, à l'instar d'un personnage du roman de Schindel intitulé *Gebürtig*. Thomas Freeman<sup>31</sup> commente ce passage significatif du roman dans lequel Erich Stieglitz – le non-Juif – évoque un souvenir de jeunesse, ce moment où il fut entraîné innocemment à s'amuser avec d'autres enfants à Mauthausen, foulant un sol abreuvé de sang à une époque volontairement « oubliée ». Stieglitz éprouve après coup un sentiment d'*Opferneid* ; une sorte de jalousie à l'égard des victimes qui, de lui, font à leur tour la cible d'un préjugé judéophile...

En fait, le troisième cercle est presque métaphorique. Pour reprendre le propos de Schindel, décrire la Shoah en omettant la distanciation esthétique, induit le problème de l'*Eins zu eins*<sup>32</sup>, du cliché, et même du *kitsch*. Cela conduit parfois au mensonge dans la mesure où une telle attitude peut obérer l'analyse. A certains égards, ceci peut expliquer l'opacité textuelle du troisième cercle, par opposition à la transparence du centre : Vienne.

*Ohneland*, "déterritorialisation", telle que suggérée par Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux*<sup>33</sup>, galaxie éclatée :

Im gesponnenen Körperplaneten  
Sitzt du ruhig sitzt du verkürzt  
In der Nachmittagssonne (H 81)

Zénith, pas d'ombre, et donc hors du *Schattenland* ; nous abordons maintenant les thèmes chronologiques – le temps est « évacué », hors de l'espace :

Die Zeit ist ausgetrieben  
Vom Ort...

Zeitorte bleiben  
Sie durchwachsen  
Unsre Toten (G 41)

Zénith de la *Zeitlosigkeit*. L'ego est celui qui « reste demeurant ».  
« Dort ist mein Ort. Ich bin anders als er, von dem ich bin. Ich bin  
anders als er, zu dem ich gehe. Ich bin die Mitte<sup>34</sup>. »

Rigide, droit comme l'arbre qui relie le ciel et les nuages à la terre et aux cadavres,  
vertical comme le zénith du *Jetzt*.

...Gerissen ist  
Dürftig deine Zeit...  
Und bist versunken in die scharfe Gegenwart (H 104)

Le « maintenant » est à certains égards le temps de l'oubli : ni passé, ni jalon vis-à-vis  
d'un *danach*. Le poète semble plutôt sceptique  
lorsqu'il s'interroge : « Ist Zukunft heut schon pflückbar ? » (G 57).

Il s'échappe, à partir d'un aéroport qui est un « non-lieu », un lieu de mouvement qui ne  
se prête ni à la stabilité ni à l'installation :

Bin ich im Flugzeug, fliegt es allerorten  
Landet zu allen Zeiten, lösend Dann von Da (G 128)

*Immernie* revient comme un leitmotiv dans les poèmes de Schindel. L'acte d'écrire  
appartient à un « no time's land » :

... Ich sollt alle  
Texte abwanden zur düstren Nacktheit Immernie  
Sind das die Löhne nach der Schreibung  
Ist mir die Atmung selbst schon nullerlei (F 68)

Le poète est solitaire, à bout de souffle, mais il survole les sommets :  
« Alleinsein beim Vögeln zwischen Immer und Nie » (F 67).

*Immernie* marque un temps « médiocre », le temps de la répétition, un temps qualifié  
plus haut de vacant, malgré son contenu : une sorte de *Seinesgleichen* musilien.

Des anges « incarnent » les hommes au travail, les hommes-machines :

In aller Früh lieben die neutralen Häute der Engel  
Die Klarheit des industriellen Schlafs, Konzentrat des Schon-Immer  
Ward emporgetragen vom Nerv der hellwachen Elektrizität (H 43)

...tandis que n'importe quelle Maria prend la place de la femme aimée...

...leb ich jeden Tag  
Manchen

Sovielgern mit Immerniemarie  
Keinen  
Ohne niemand  
Jeden  
In beiden Dämmerungen (G 13)

Automatique, le *Schon-Immer* n'est pas attendu. Quant à Marie : pour toujours ? Jamais ! Dans les deux cas : une étincelle, une décharge réitérée génératrice d'énergie dont la finalité semble à la fois nécessaire et inutile. La vie. Non pas survivre : demeurer seulement.

Qui demeure ? ICH, dont les conditions spatio-temporelles sont énoncées plus haut. Qui est ICH ? Il peut s'agir d'*Ich für ich*, ou d'*Ich und Du*. Le premier est confiné dans le silence (*Schweigen*), dans le Soi. Le second vit à travers une relation de type réflexif (*Spiegel*).

Où le *Ich* puise-t-il son principe vital ? Dans la tumeur qui le consume et l'oblige à combattre l'*Angst*. Éprouver et combattre l'angoisse. Comment ? A travers l'acte d'écrire. Quelle est la cause de l'angoisse ? La position d'*Übriggebliebener* et ses conditions spatio-temporelles. Vivre... écrire....

*Literatur : Auskunftsbüro der Angst*. Peur de quoi ? « Die Angst von dem, was kommt, die Kälte, die Dunkelheit, die Einzelheit [mises en exergue dans le *Depressenburger Sonett*], also sucht ihre Ausdruck<sup>35</sup>. »

Craindre l'avenir, c'est en fait redouter la répétition du passé, de l'Histoire, des désastres. Les génocides contemporains le prouvent, de même que l'impunité des politiciens autrichiens :

In giftger Zeit wachsen die Blumen.  
...Ist Zukunft heut schon pflückbar ? (G 57)

Le poète doit combattre les ténèbres de l'angoisse par l'écriture, afin de maintenir illuminé l'avenir, de sorte qu'il ne s'évanouisse pas, qu'il reste présent :

Daweil ich warte  
Schreiben sich solche Gedichte  
Und die Zukunft verharnte  
In diesem Lichte (F 39)

La forme verbale *verharnte* est particulièrement expressive eu égard à « l'avortement » du futur, comme si la mémoire (le devoir de mémoire) pouvait maîtriser son évolution ou prévenir une répétition de l'Histoire. Si les allusions à l'avenir semblent assez exceptionnelles dans les poèmes de Schindel, cela ne signifie pas pour autant qu'il reste passif ou affecté par le passé. Le *Jetzt* revêt une importance particulière en tant que permanence, mais pas au sens de « toujours » (temps mort ou *Seinensgleichen*). C'est maintenant –adverbe, mais aussi, dans notre langue, participe présent qui sous-tend l'idée de maintien, voire ici de « résistance » – que le poète doit se souvenir et résister : ce sont deux actes à caractère permanent, entre le passé et le futur qui, tous deux, génèrent l'angoisse.

« Die Angst vor die Kälte », le froid des ténèbres et des corps l'hiver... Quatre poèmes sont intitulés *Kältestrom* (G 41, 43, 45, 46).

Ils sont regroupés sous le vocable *Aschenjucchen*, chapitre dont le premier texte vise particulièrement le mois de janvier. Sortir de l'hiver est vital, mais nul ne peut oublier les cendres. Ainsi que l'observe Yoko Yamaguchi, « das Datum des zwanzigsten Jänner, der Tag an dem im Jahr 1942 in der Wannsee-Konferenz, die Vernichtung der Juden beschlossen wurde<sup>36</sup>. »

Lautlos schleich ich  
Aus der Jännerhaft  
Meinen Orion im Blick  
Erreiche ich beim Frostekuß  
Oberhalb der Jammerlappenhütte  
Den Februar (G 40)

Janvier dans le cœur, comme dans le sol où sont dispersées les cendres. La terminaison « -haft » peut être interprétée comme « prison » ou comme la marque d'un état. Le sol est une prison où les corps sont détenus, mais l'angoisse qu'ils provoquent suscite aussi un état que l'on pourrait définir comme : « être-en-janvier ».

Komm in der Jännersonne, da die Schwarten krachen. (F 60)

« Die Angst vor der Dunkelheit ». Ténèbres du sol mais également obscurité de la *Kinderkrippe*, de ce lieu oublié, de ce temps de « transit », néanmoins toujours présent à l'esprit.

Le soleil est pleine lumière. Il fut dérobé par Prométhée :

Da schon das Licht dem Helios gestohlen  
Vom berühmigten P. und sinnelos weggeschenkt wurde  
Etwelchen Geschlechtern (H 16)

La pleine lumière appartient au règne de l'*Immer*, d'un avenir paralysé, des dogmes et des préjugés. Elle brûle et tue. Elle aveugle à l'instar des ténèbres.

Le poète est un « être qui reste ». Il reste au milieu. Il ne peut ni ne veut descendre chez Hadès. Mais le jeu du soleil subsiste, hors de portée. La clarté de ce domaine est le crépuscule (*Dämmerung*). Il est la frontière entre nuit et jour. Imparfait, il est humain. Dans la pénombre, l'ombre est si longue qu'elle disparaît, si courte qu'elle reste invisible. Pénombre et peau sont étroitement liés. Tout comme *die Dämmerung, die Haut* est une limite.

Crépuscule des prédateurs et des amants, de la vie, vie de la chair et de l'ego :

Es ist alles wahr auch  
Liebst mich und wie  
Mein Zigarettenrauch  
Bis in die Früh

Wahr meine Liebe

Im Dunklen im Hellen  
Ich fühl mich todmüd  
Bei den Dämmergesellen

Die Dämmerungen haben  
Mich stets bezwungen  
Alle Niederlagen  
Hab ich dort errungen (F 38)

L'ego sort couronné de succès après chaque défaite. Il est condamné à réitérer sans fin ce genre d'entreprise ambiguë.

Ses relations se cantonnent à une alternative: ICH für ICH ou ICH und DU (G 62-63)

D'un côté :

Der ICH fällt mit Gegrünz aufs ICH in dem Matratzenland  
Und Fallsinn selbstverfertigt hat Gebrauchsniveau  
Fürs rituelle Leben hin zum Lebensritual  
Gedankenefeu wuchert fern im hintren Jammertal (G62/63)

Cet ICH ressemble à l'ego commun de *Brave new world*, également défini par Schindel dans *Bestandsaufnahme* (H 108). Le premier vers de chaque strophe énonce une injonction : « Reste tranquille », « Tiens-toi droit », « Ne doute pas », « Sois propre », « Ne vise pas trop haut », « Cultive-toi, étudie », « Sois prudent en rentrant », « Sois heureux », « Reste tranquille » (de nouveau), « Promène-toi encore un peu », « Contrôle-toi », « Fais ton examen de conscience avant de t'endormir »... Le meilleur commentaire de ces commandements appartient à Schindel : « Ist das Paradies eine gemütliche Hölle, eine Mediengesellschaft, ein Matratzenland aus Selbstverwirklichung, aber ohne Selbst, ohne Wirklichkeit ? Erkenne mich selbst ! Nicht dich, Antlitz im Spiegel, mich, nein, mich<sup>37</sup> ! »

Qui donc peut bien être cet automate ? Voici la troisième strophe :

Zweifle nicht  
Vater lachte über Juden und Russen  
Sie zeigten ihm den Weg nach Stalingrad  
Er erfror dort trotz der tödlichen Schußwunde  
Zweifle nicht (H 108)

Telle se présente une facette de l'homme « auto-limité » ; ci-après l'autre volet de l'alternative :

Wo aber an den Scheidelinien ICHundDU  
Begriffe kletterten, die stets den Fallsinn striegeln  
Wo also Traum und Spiel als Fremde kamen zu  
Den Sehnsuchtskörpern, daß sie falln ins Fremde, dort  
Ruhn die Kopfmaulwürfe bäuchlings unter Hügeln  
So daß der Angststurm von der Fremdsucht her direkt  
[zum Körper kann (G 63)

Nous pouvons ici, avec Schindel, observer « das Bannen der Ängste und ihren Transponierung in Lust<sup>38</sup>. ». L'amour crée une autre image du Soi ; il transpose le *Ich* dans le *Du*, comme un reflet, dans les mondes parallèles du *Traum* et du *Spiel*, sans tuer l'ego. L'amour est également un catalyseur de l'angoisse. Mais le risque d'une récurrence subsiste après la défaite, génératrice de tension (*Spannung*). Grâce à l'amour, l'ego peut s'extraire de sa gangue : *Kammer* (H 61), *Hütte* (F 67), *Jammerlappenhütte* (G 40), *Schüttelhütte* (F 60), *Kreis* (G 63), *Kreidekreis* (F 29), mais de toute évidence, jamais cela ne dure :

Denn hinter mir fault mir die Zeit wie Dünger  
Vor mir droht Ödnis und die Angst fegt leer  
... Bin dennoch selbig und in Lust und Angst gefangen  
Die Zeit, das schicke Freudenmädchen, meine zwölfte Fee  
Schließt mir die Leibtür auf. Ich hebe mich und geh. (F 73)

Le désert lui-même (*Ödnis*, l'état « d'être-désert ») se fend de part en part, du fait de la relation réflexive entre *Einöde* et *Zweiöde* (F 67). Cet état ambigu est associé au temps hybride : dans le premier poème [*Bin 6 (Die Zeit, das schicke Freudenmädchen)* F 73], le temps ferme la porte ; dans le second (*Depressenburger Sonett* F 67), il demeure « zwischen Immer und Nie ».

Ainsi, en un sens, le plaisir et l'humour permettent-ils à l'ego d'accepter sa condition de « subsistant », de garder une certaine distance vis-à-vis de lui-même, de sorte qu'il est moins vulnérable.

La relation *Ich/Du* est par ailleurs vitale. Buber et Hegel l'avaient analysée du double point de vue théologique et philosophique ; Hildegard Kernmayer interprète ainsi l'approche hégélienne : « je » existe à travers l'autre dans une relation réflexive de type « maître-esclave<sup>39</sup> », comme le suggère un poème au titre emblématique : *Gefangener...*:

Die Gedanken werden länger und  
Werfen die Schatten  
Nach Ungefähr. Da bist du  
Dein Eigner... (H 81)

La pénombre favorise un processus de distanciation qui autorise la projection, la relation réflexive. Rapport « maître-esclave », certes, mais aussi conflit entre ennemis :

Und allein ist der Alleinige und buhlt er vielzünftig  
In der Existenz in der Liebe und der Atem geht raus  
Ins feindliche Leben der Andern (F 55/56)

L'ennemi insidieux qui circonscrit l'identité du Juif est l'antisémite. Comme l'observe Freeman<sup>40</sup>, la conscience du Juif est le résultat d'un schéma social que lui imposent les non-Juifs. Schindel s'exprime lui-même à ce sujet en termes à peine voilés : « Ich bin ein Jude und weiß, daß es keine Assimilation gibt. Ein Wir gibt es nicht, nur ich und ihr. Ich bin der andere der anderen<sup>41</sup>. » . Toutefois, l'assertion la plus

expressive de la relation réflexive, présentée comme une dichotomie, apparaît dans *Erinnerungen an Prometheus* :

Nicht unmöglich ist, daß der Wechselbalg damals  
Und Schreiber dieser Zeilen einunddieselbe  
Person sind, nicht unmöglich mit dem gleichen ICH  
Wohl möglich, sondern aber nicht wahrscheinlich (H 13/14)

où le dernier vers rencontre l'*Ungefähr* du *Gefangener* évoqué plus haut (H 81). Cette relation est bien plus forte que l'amour ; elle embrase ainsi l'ego :

Ich will nicht  
Geliebt werden, es erinnert mich zu sehr  
An mich.  
Wer sein Ich verbrennen will  
Braucht kühlere Kontakte. (H 90)

Le froid fait songer, à certains égards, aux ténèbres du monde souterrain. Le *Du* est identifié aux racines ; c'est une relation essentielle mais impossible.

Quel est donc le principe vital de cette relation, qui le fait en quelque sorte vibrer ? L'*Atem*, le souffle, le Verbe. L'analyse de *Literatur, Auskunftsbüro der Angst* nous l'avait montré « in der Form der Lust und des Frustes, als Darstellung des Doppelbinders, als Surrogat des Lebens oder als 'Unbehagen in der Kultur', als verfeinertes Mördertum<sup>42</sup>. »

La représentation du phénomène du *double bind* est caractéristique de l'aspect schizophrénique d'un certain état d'esprit. Ceci explique la scission perpétuelle de l'ego qui met en pièces et restaure en permanence sa propre mosaïque. Les mots eux-mêmes pâtissent de cet éclatement :

Doch tropfen die Buchstaben mir in die Augen  
...Heraus aus  
Den Buchstaben mit einem Satz brech ich aus. (G 21)

Les mots sont volatiles, nébuleux, se dissolvent eux-mêmes, comme la fumée d'une crémation :

Ich spreche über die Ermordung etlicher Menschen  
Da hat der Rauch aus sich eine Wolke gemacht  
... Darüber steht das Wort in seinem Hof  
Da hat der Begriff aus sich eine Wolke gemacht  
... Ich spreche über die Wörter in ihren Höfen (H 23)

Nous savons que Schindel aime « jouer » avec les mots et les altérer. Le *Hof* du mot peut suggérer son propre espace, tout comme le ICH peut vivre dans une *Hütte*, une *Kammer*, un cercle ; et le corps est doté, comme on l'a vu, de sa propre surface. Cependant, le parallèle entre *Ofen* et *Höfen* est trop tentant. En outre :

Darüber steht die Ermordung etlicher Worte

Da hat der Begriff aus sich einen Rauch gemacht  
...Da hat der Mord aus sich eine Wolke gemacht  
Ich spreche über die Ermordung etlicher Menschen (H 23)

Le mot est assassiné, mais il peut aussi tuer, lentement, par le biais des médias : « Ich spreche über die Zeitung, die mich zerlesen (*ibid.*) »

Les mots sont manipulés, torturés, éradiqués, réduits à l'état de compost : « Die Wörter im Futter », où l'amant jette et piétine des *Wortwurzelfuzerln* (G 69) ; le glossaire attaché au texte nous apprend qu'il s'agit là de « racines de mots ». Schindel va même plus loin, jusqu'au noyau le plus intime du vocable. D'abord les syllabes. Dans l'*Atemlied*, il voudrait arracher les *Silbenkrusten* (G 30) comme si elles avaient une peau. Puis, les lettres elles-mêmes :

Ich mittendrin im Gestöber der Buchstaben  
...Doch tropfen die Buchstaben mir in die Augen  
...Heraus aus ... Den Buchstaben mit einem Satz brech ich  
aus (G 21)

Schindel définit ainsi cette déconstruction : « Die Wirklichkeit auseinanderzusetzen bis zum Molekül des Wortes und danach nach eigenem Atem wieder zusammensetzen, so daß erfunden wird, was vorhanden ist, aber als Eigenes<sup>43</sup>... »

La décomposition du monde verbal s'effectue à travers la *Besprechung des Regenbogens*. Nous avons déjà noté les thèmes récurrents de la pluie, des nuages et du vent. Vient ensuite l'arc-en-ciel qui permet une « lecture filtrée » du monde spirituel :

...innenseitig gibts den Regenbogen  
In meinen außenseitig bunter Lesestoff der Himmel teilt sich schon  
Doch gegenüber...  
Ich teil mich schon ich nehms vom Regenbogen  
Von Phänomenen der Natur lern ich das Umgestalten  
Tief eingessen in den Wunden der Funktionen (H 63)

Nous sommes tenté de voir là une référence à la théorie d'Ernst Mach sur la dissolution de la causalité dans la fonction, lorsqu'ont pu disparaître les jalons rassurants du chemin, lorsque l'ego a perdu toutes les chances d'être sauvé, pris dans le *maelström* du mouvement induit par les sensations qui « bilden nur eine zusammenhängende Masse, welche an jedem Element angefaßt ganz in Bewegung gerät<sup>44</sup>. »

...der Regenbogen  
Ist eingegangen in den Text sowie dann hintennach  
Bleibt heilig die Bewegung gleich den anderen Erinnerungen... (H 63)

« Raum und Zeit aber, poursuit Mach, wenn sie lebendig sind, sind Bewegung. So ist die Bewegung die Brücke zwischen Worten und Dingen<sup>45</sup>. »



Finalmente, le poète n'est pas dupe ; il admet, sans doute avec amertume : « So kann man gar nicht sagen, ich hätte mit dem Wort die Angst liquidiert, sondern habe ich synthetisch eine Angst erzeugen wollen<sup>46</sup>. » Une telle ambivalence est profondément humaine, source de création et d'interrogations. Ainsi reste-t-il dans la pénombre : Janus, l'homme de janvier, du crépuscule de Dianus ...

---

<sup>1</sup> Semprun, Jorge. Adieu vive clarté. Paris: Gallimard, 1998, p.91-92

<sup>2</sup> Ulm Sanford, Gerlinde. "Zaubernähen, Immernie, Frostesonnen, Nullerlei. Zu Robert Schindels 'Liebeliedern' und ähnlichen Gebilden." *Modern Austrian Literature* 27, 3/4 (1994), 155-171, p.156-157

<sup>3</sup> Schindel, Robert. Gott schützt uns vor den guten Menschen: Jüdisches Gedächtnis - Auskunftsbüro der Angst. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1995. Contient : Alltag im Sinnen (9-26) Judentum als Erinnerung und Widerstand (27-34) Literatur - Auskunftsbüro der Angst (Wiener Vorlesungen zur Literatur) (35-114).

<sup>4</sup> Schindel, R. Gedächtnis und Erinnern: "Robert Schindel im Gespräch mit Motoi Hatsumi, Naomi Ikeya, Minoru Iwasaki und Karin Rupprechter-Prenn." *Trans, Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften* 7 (2001) WWW: <http://www.inst.at/trans/7Nr/schindelinterview.htm>

<sup>5</sup> Schindel, R. Geier sind pünktliche Tiere: Gedichte. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1987.

<sup>6</sup> Schindel, R. Im Herzen die Krätze: Gedichte. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1988.

<sup>7</sup> Schindel, R. Ein Feuerchen im Hintennach: Gedichte 1986-1991 Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1992

<sup>8</sup> Schindel, R. Literatur – Auskunftsbüro..., p.41

<sup>9</sup> Schindel, R. Gedächtnis und Erinnern, p.électr.

<sup>10</sup> Schindel, R. Literatur – Auskunftsbüro..., p.112

<sup>11</sup> Schindel, R. Judentum als Erinnerung und Widerstand, p.31

<sup>12</sup> Schindel, R. Gedächtnis und Erinnern, p.électr.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> Schindel, R. Alltag im Sinnen, p.26 ; extrait figurant à l'identique dans *Ohneland: Gedichte vom Holz der Paradieseräume 1979 - 1984*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1986, p.104

<sup>16</sup> Schindel, R. "Schweigend ins Gespräch vertieft. Anmerkungen zu Geschichte und Gegenwart des jüdisch-nichtjüdischen Verhältnisses in den Täterländern." *Text+Kritik* 144 (1999), 3-8, p.5

<sup>17</sup> Kernmayer, Hildegard. "Gebürtig Ohneland. Robert Schindel: Auf der Suche nach der verlorenen Identität."

*Modern Austrian Literature* 27, 3/4 (1994), 173-192, p.186

<sup>18</sup> Schindel, R. Literatur – Auskunftsbüro..., p.71

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.108

<sup>20</sup> Schindel, R. Die Nacht der Harlekine: Erzählungen. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1994, p.19, cit. par Yamaguchi, Yoko. "Gedicht als Schrift und Gedicht als Speise: Kommunikationsbilder bei Paul Celan und Robert Schindel." *Trans, Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften* 7 (2001) WWW:

<http://www.inst.at/trans/7Nr/yamaguchi7.htm>

<sup>21</sup> Schindel, R. Judentum als Erinnerung und Widerstand, p.30

<sup>22</sup> Schindel, R. Gedächtnis und Erinnern, p. électr.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Hallensleben, Markus. "Österreich Ohneland: Robert Schindels Gedichte." *Trans, Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften* 7 (2001). WWW: <http://www.inst.at/trans/7Nr/hallensleben7.htm>

<sup>25</sup> Schindel, R. Alltag im Sinnen, p.25 ; extrait figurant à l'identique dans *Ohneland*, p.104

<sup>26</sup> Bunzl, Matti. "Political Inscription, Artistic Reflection : A Recontextualisation of Contemporary Viennese-Jewish Literature." *The German Quarterly* 73/2 (2000), 163-170, p.167

<sup>27</sup> Schindel, R. Literatur – Auskunftsbüro..., p.88

<sup>28</sup> Schindel, R. Judentum als Erinnerung und Widerstand, p.31

<sup>29</sup> Schindel, R. Alltag im Sinnen, p.19

<sup>30</sup> Schindel, R. Alltag im Sinnen, p.25 ; extrait figurant à l'identique dans *Ohneland*, p.104

<sup>31</sup> Freeman, Thomas. "Jewish Identity and the Holocaust in Robert Schindel's Gebürtig". *Modern Austrian Literature* 30/1 (1997), 117-126, p.120

- 
- <sup>32</sup> Schindel, R. Gedächtnis und Erinnern, p. électr.
- <sup>33</sup> Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. Mille plateaux. Paris: Minuit, 1980, p.214. Cf. aussi: L'Anti-Œdipe. Paris: Minuit, 1972, pp. 359-362
- <sup>34</sup> Schindel, R. Literatur – Auskunftsbüro..., p.53
- <sup>35</sup> Ibid., p.57
- <sup>36</sup> Yamaguchi, Y. op. cit. <http://www.inst.at/trans/7Nr/yamaguchi7.htm>
- <sup>37</sup> Schindel, R. Literatur – Auskunftsbüro..., p.52-53
- <sup>38</sup> Ibid. p. 95
- <sup>39</sup> Kernmayer, H. op. cit. p.174
- <sup>40</sup> Freeman, Th. op. cit. p.118
- <sup>41</sup> Schindel, R. "Gebirtigs Bitterkeit". Die Welt (2 Avril 1992) cité par Freeman, supra, p.121
- <sup>42</sup> Schindel, R. Literatur – Auskunftsbüro..., p.71
- <sup>43</sup> Ibid., p.95
- <sup>44</sup> Mach, Ernst. Beiträge zur Analyse der Empfindungen. Jena: Gustav Fischer, 1886, p.12
- <sup>45</sup> Ibid., p.15
- <sup>46</sup> Schindel, R. Literatur – Auskunftsbüro..., p.110